

Il n'était pas net Nono, ça se savait de Niamey à Tombouctou. Un blanc comme lui, les Africains n'en avaient jamais vu auparavant. Nono traînait toujours en savates, les mains enfoncées au fond des poches de son éternel pantalon blanc, enfin, qui fut blanc un jour. Son tricot rayé bleu et blanc finissait de lui donner un vague air de marin échoué en plein désert. Et les habitants de Boubon roulaient des yeux à le voir déambuler dans les rues, une mèche blonde tombant sur son front. Personne ne savait ce qu'il faisait là, sinon qu'il habitait la gendarmerie avec sa sœur et son beau frère, qui était donc gendarme, en charge des habitants de Boubon, blancs et noirs.

Est-ce la qualité de gendarme de son beau-frère qui lui aurait conféré le statut d'intouchable ? Ou bien, tout simplement avait-il trop bu au bordel ce soir-là ? Bordel où Nono avait été s'offrir une « petite secousse » à cinq sous, toujours est-il qu'il titubait dans la poussière africaine en chantant à tue-tête « Nuit de Chine. »

En passant devant chez le notaire, Nono fit une halte. Il regarda l'immeuble d'un étage, qui, à Boubon, représentait déjà une construction considérable, car il n'y avait guère que la gendarmerie et la banque pour rivaliser avec lui.

Nono balança un coup de pied à la porte, celle-ci, à sa grande surprise, s'ouvrit avec fracas. Le regard brouillé de Nono balaya le couloir. Indécis et toujours titubant, il fit un pas puis deux et pénétra dans l'immeuble qui sentait la cire. Scholastique, la femme de ménage venait chaque matin entretenir les lieux. L'odeur familière rassura Nono, il connaissait bien Scholastique, il la voyait s'affairer au village chaque jour. Il était dans les lieux, il essaya d'ouvrir la porte de gauche, celle du notaire. Ouverte elle aussi. C'est bizarre, se dit-il, dans un éclair de lucidité, vite éteint par les vapeurs alcooliques. Il fit le tour de la pièce silencieuse, contourna le bureau, ouvrit machinalement les tiroirs qui ne recelaient rien de bien intéressant. Nono haussa les épaules et ressortit pour tenter sa chance à droite. Ouverte elle aussi, la porte s'effaça. Cela réjouit Nono qui fit le tour de la place, ouvrant armoires et tiroirs. Il palpait dans le noir, au hasard et tout à coup, il toucha une étoffe, il la prit, la déplia, un boubou.

Il y avait un boubou chez l'avocat. Perplexe, il prit le boubou avec lui, et de retour dans le couloir, il entama la montée de l'escalier. Nono savait qu'à l'étage, il y avait le bureau de l'huissier. Il n'aimait guère l'huissier, pas plus que son beau-frère qui l'accompagnait de temps en temps en brousse pour saisir le peu que de pauvres gens avaient péniblement gagné. Cela le révoltait, Nono, qui en avait fait part à son gendarme de beau-frère, drapé dans son règlement.

Son escapade prenait un autre tour, Nono se vit en redresseur de torts, si jamais il trouvait ici quelques affaires, il les prendrait pour les remettre à qui de droit.

La porte ne lui résista pas et il entra le cœur battant. Bientôt, il ouvrit les meubles, palpant de-ci de-là dans la pénombre, lorsque sa main tomba sur ce qu'il reconnut immédiatement, une liasse de billets de banque.

Le cœur de Nono bondit dans sa poitrine. Les vapeurs d'alcool se dissipèrent et ses mains tremblantes saisirent la liasse. Elle était accompagnée d'un bordereau, ses yeux parcoururent nerveusement les écritures joliment calligraphiées à l'encre violette pour y lire la somme mirifique d'un million de CFA.

Nono resta le souffle coupé, bêtement, il se demanda, combien une telle somme, pouvait représenter de « grande secousse » au bordel de la grosse Lulu. Il eut soudain une idée plus précise de l'infini et il en resta rêveur.

Des éclats de voix venus de la rue le tirèrent de sa rêverie. Soudain affolé, Nono voulut prendre la fuite, mais par où ? Comment ? Il ne savait plus, il paniquait. Puis il se souvint du boubou et se mit à le déchirer frénétiquement en fines bandelettes. Son front couvert de sueur, les mains tremblantes, les bandelettes s'accumulaient. Il les noua, en fit une corde grossière qu'il alla accrocher au balcon, et toujours en panique, il se laissa glisser jusqu'au sol.

Reprenant pied dans la poussière, Nono leva le nez vers Scholastique qui le considérait comme un fantôme surgit de l'enfer.

_ Hé bien Nono, qu'est ce que tu fais là ? articula la femme de ménage.

_ Heu...ben... Je reviens de chez madame Lulu.

_ Mais elle n'habite pas là madame Lulu !

Nono eut un sourire gêné.

_ J'ai un peu trop bu et je me suis trompé, je croyais que c'était la gendarmerie.

_ Ha ! Ben non Nono, c'est chez le notaire ici, et pis chez l'avocat, et pis chez l'hissier.

_ Oui, bon... Ce sont des choses qui arrivent, balança Nono d'un air dégagé.

_ Et pis, pourquoi tu prends la corde pour descendre ?

_ Ça va plus vite !

Scholastique se dit qu'il devait être vraiment dérangé le Nono.

_ Bon, ben, je rentre dit-il de son air le plus innocent.

Quand Nono remit ses mains dans ses poches, ses doigts touchèrent la liasse et il se figea. En un éclair, la lucidité lui revint, il vit le notaire, l'avocat, l'huissier et son beau-frère tout à la fois.

Il se tourna vers Scholastique et lui tendit l'argent.

_ Tiens, lui dit-il, tu remettras ça dans le bureau de l'huissier.

Scholastique resta interdite, elle n'avait jamais tenu entre ses pauvres mains autant d'argent de sa vie. Elle imagina des rêves, mais ces rêves-là pourraient vite tourner au cauchemar. Épouvantée, elle monta les marches quatre à quatre et remit le bureau en ordre.

Nono s'en alla, dans l'aube naissante, ça faisait quand même pas mal de « grandes secousses » chez Lulu, pensait-il.